

Errant et polygraphe

PEUR-ÊTRE le goût de l'errance me vient-il de ma fréquentation précoce à l'âge de onze ans des premiers poètes arabes du désert dont nous avons appris les poèmes à Tunis, à l'école. Poètes du v^e siècle et du vi^e siècle, dont il me plaît de rappeler quelques noms illustres, Imru'al-Qays, Labîd, Tarafa, que fit déjà connaître Goethe au public européen, en les évoquant dans les marges de son *Westöstlicher Diwan*, après s'être référé à Jones et Sylvestre de Sacy, les deux orientalistes anglais et français qui les avaient étudiés et traduits.

Ces poètes appartiennent aux morts avec qui je me trouve quotidiennement dans la nécessité de dialoguer ; ils sont mes contemporains dans leur archaïsme même : d'eux, j'ai appris le culte de la trace, laquelle reste muette malgré l'entêtement du poète à vouloir l'interpréter pour l'assimiler au signe et retrouver ainsi le chemin du sens.

Telle trace signale le déplacement et témoignage de l'absence. Irrévocable absence, interrogation

sans réponse n'ouvrant que sur la mémoire des instants où s'est réalisé le don dans la dépense, dans le vecteur d'une jouissance qui secoue le corps et le conduit aux extrêmes, annihilation, connaissance du néant, mort et renaissance, dans l'intervalle qu'ouvrent l'amour des femmes, l'éloge du vin, la traversée de la nuit et de la tempête, l'empathie avec la monture, cheval ou chamele.

Ainsi la machine du poème s'ébranle suite à l'évocation de la trace, stridence du commencement : porté par le souffle de la voix, rhapsodique, le poème enchaîne ses séquences sur le socle fragile du désert, il perdure malgré sa fragilité, malgré l'effacement qui le menace dès le moment où il est répercuté sur l'assiette écologique, métaphore de la page blanche.

Face à cette métaphysique de l'absence qui ne réclame aucune réparation, je pourchasse la notion de trace à travers le destin qui fut le sien dans le parcours de la langue arabe. Je m'en ressaisis une fois qu'elle a migré dans le texte soufi transcrit à Bagdad à partir du IX^e siècle ; là, à travers la bouche des transfuges persans, la trace s'assimile à un dit destiné à témoigner des instants de présence qui trouent la trame d'un monde d'ordinaire habité par l'absence.

Mais le doute ne se dissipe pas. Et le jugement du parleur spirituel ne cesse d'osciller entre l'authenticité de ces instants ou leur illusion. Un tel scepticisme n'émousse pas le tranchant de l'affirmation. Et l'expérience est rapportée dans la

Errant et polygraphe

saveur de la trace. C'est elle que déguste le spirituel errant dans ses haltes, ballotté entre des états contraires, à travers les temps alternés qui scandent son itinéraire, entre excès de don et défaut de présence.

Telle est la double référence qui fonde la table mythique sur laquelle j'écris à mon tour mon dit poétique. En cette fin de siècle s'éclipse la réalité anthropologique qui a engendré les dits immémoriaux constituant le palimpseste sur lequel j'ajoute dans un autre alphabet mon propre graphe. Assaillis de toutes parts par l'universalisation de la Technique, le nomadisme et le soufisme sont des vérités qui ne cessent de se retirer du monde. Elles sont en cours d'extinction, survivant tout au plus dans les plis du rite, ou dans l'entropie de la répétition et de la vénération, hors de l'élan créateur.

C'est dans la traversée et la migration, c'est dans l'entre-deux qu'elles instaurent que peuvent être actualisées les énergies qui avaient accordé au nomadisme et au soufisme la conjoncture de l'Esprit. Comme dans tout déplacement, ici aussi, la forme et le sens se transforment, se métamorphosent. La mémoire textuelle qui enregistre la notion de trace dédouble ce qu'elle porte ; soumise à un nouveau vécu et à une nouvelle vérité de l'espace-temps, elle se consume comme trace de la trace.